

Albert Bonneau

Meurtre au cirque



*En hommage à Paul, François et Albert Fratellini
qui étaient ses amis, à leur famille et à toute la
grande famille du cirque qu'Albert Bonneau aimait et
respectait autant qu'il l'admirait.*

Albert Bonneau

Meurtre au cirque

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4662-6

Dépôt légal : février 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

SOMMAIRE

CHAPITRE PREMIER	
VENDREDI TREIZE.....	7
CHAPITRE II	
ENQUETE.....	21
CHAPITRE III	
DEUX COLTS CALIBRE 45	35
CHAPITRE IV	
LE METIER AVANT TOUT.....	51
CHAPITRE V	
LE COSTAUD ET LE GRINGALET.....	67
CHAPITRE VI	
ORLANDO FIN PRET	85
CHAPITRE VII	
L'ETRANGE LOLA.....	101
CHAPITRE VIII	
LE CIRQUE CONTINUE.....	117
CHAPITRE IX	
LA CHEVALIERE D'EUSEBIO	131

CHAPITRE X	
QUARTIER DES FAUVES	145
CHAPITRE XI	
LES INDISCRETIONS DE PEDROTTI	161
CHAPITRE XII	
UN PARFUM DE JASMIN	173
CHAPITRE XIII	
LE CHINOIS RIAIT TOUJOURS	187
CHAPITRE XIV	
L'OMBRE MYSTERIEUSE.....	203
CHAPITRE XV	
LE COLLIER VIVANT	217
CHAPITRE XVI	
LA REVANCHE DU MORT	231
CHAPITRE XVII	
ORLANDO SE DEROBE	247
CHAPITRE XVIII	
LE TIGRE SUR LE TOIT	261

CHAPITRE PREMIER

VENDREDI TREIZE

A peine les Palomas eurent-ils réussi leur impressionnant saut de la mort au trapèze volant que les applaudissements crépitèrent dans le cirque. Semblables à des balles élastiques, les quatre acrobates en maillot blanc sautèrent et s'en furent retomber l'un après l'autre dans le filet. Puis, figés dans un alignement impeccable, le visage et les bras tout luisants de sueur, ils saluèrent d'un geste large avant de disparaître en courant derrière le grand rideau bleu qui dissimulait les coulisses.

Les ovations du public s'étaient à peine éteintes, que, déjà, Antoine, le chef de piste, désignait les agrès aux garçons revêtus de l'uniforme bleu ciel à boutons de cuivre du Grand Cirque « Excelsior ».

Aussitôt, des hurlements joyeux se firent entendre. Toute une bruyante théorie de clowns et d'augustes bondit dans l'arène. Le visage copieusement enfariné, ces gais lurons envahirent la piste et se mirent à exécuter avec brio des cabrioles, des sauts périlleux, des singeries de toutes sortes qu'ils agrémentaient de

fréquentes taloches. Tout cela en se bousculant, en se cognant, en s'envoyant promener dans une mêlée cocasse et pittoresque.

C'était là le charivari traditionnel, trait d'union entre deux numéros importants du programme. Pendant que le grand filet de protection, hâtivement décroché, tombait sur le tapis de couleur fauve avant d'être emporté vers les coulisses, trapèzes, cordes et anneaux, vigoureusement hissés, montaient rapidement vers le cintre où ils devaient rester accrochés jusqu'à la représentation suivante.

Déjà, parmi les centaines de spectateurs qui s'entassaient sur les gradins, un nom passait sur toutes les lèvres. Oubliant les émotions par lesquelles les Palomas venaient de le faire passer, chaque spectateur consultait un instant le programme. Les visages un instant crispés se détendirent.

– Les Ocarina !... Les Ocarina vont entrer en piste !...

Les Ocarina ! Qui, dans Paris, qui, même dans le monde entier, ignorait le nom des deux pitres géniaux ?... A eux seuls, ils auraient suffi à consacrer la gloire et la célébrité du Grand Cirque « Excelsior » dont ils étaient les vedettes incontestées depuis quatre ans déjà, à la parfaite satisfaction de Gaston Tressac, le directeur apprécié de ce grand établissement parisien.

Quatre années !... Pendant cette période, que de force comique inépuisablement dépensée par ces deux hommes ! Le premier, Eusébio, natif de Cadix, l'autre, Emilio, Parisien de Montmartre. Etrangers l'un à l'autre, ils s'étaient connus au hasard des tournées. Les circonstances les avaient ensuite menés à s'associer. Ils étaient désormais inéluctablement liés

l'un à l'autre par la renommée et par la faveur sans cesse croissante que leur témoignait le grand public.

Il était incroyable de voir à quel point les gags savamment élaborés et mis au point par les Ocarina avaient le don de secouer les plus moroses d'un éclat de rire inextinguible ! En les voyant, en les entendant, les spectateurs oubliaient leurs soucis pour s'abandonner à la cocasserie des hilarants compères. Pour les applaudir, ils emplissaient chaque soir les gradins du cirque. On faisait sans cesse queue au bureau de location où il fallait se présenter au moins huit jours à l'avance pour retenir ses places !

La Mode, elle-même, s'était emparée des deux clowns. Sur les grands boulevards et dans les magasins, on s'arrachait les broches « Ocarina », les savons « Ocarina », les jouets « Ocarina », les mouchoirs « Ocarina »... tout simplement parce que ces différents articles s'agrémentaient des deux silhouettes populaires des rois du rire.

Aux entractes, la loge des Ocarina se trouvait toujours envahie par les visiteurs les plus sélects parmi lesquels il n'était pas rare de reconnaître les représentants les plus distingués de la littérature, de la politique, du cinéma et du théâtre. Assis devant leur table, tout en préparant un minutieux maquillage, Eusébio et Emilio bavardaient, échangeaient de spirituelles réparties, évoquaient des souvenirs, prenant plaisir à retracer les aventures qu'ils avaient vécues dès leur plus jeune âge en compagnie des « Gens du Voyage »...

Que de pays traversés ! Que de distances parcourues ! D'abord pitres inconnus et anonymes, paillasses en même temps que garçons de cirque, ils avaient vécu l'existence baladeuse de tous ces errants.

Enfants de la balle, ils avaient affermi cette solide amitié qui faisait d'eux, mieux que des frères, des partenaires dans toute l'acception du mot. Et puis, peu à peu, capricieuse, la gloire était venue. Jadis misérables et solliciteurs assidus des bureaux de placement forains, ils faisaient désormais la sourde oreille lorsque de célèbres impresarios s'efforçaient, à grands coups de livres et de dollars, de les enlever au grand cirque « Excelsior ».

A la vérité, les Ocarina considéraient Gaston Tressac comme un ami et non comme un directeur ordinaire. Homme d'affaires avisé autant qu'artiste au goût très sûr, Tressac, Bordelais de vieille souche, avait su rehausser l'incomparable talent de ses pensionnaires préférés grâce à une ingénieuse publicité. Il ne pouvait d'ailleurs que se féliciter du résultat obtenu. Grâce aux Ocarina, l'« Excelsior » était devenu le cirque le plus sélect, l'établissement le plus fréquenté de tout Paris.

Pour l'instant, le charivari s'achevait. Tout en se culbutant, clowns et augustes regagnaient hâtivement les coulisses. On entendit un coup de baguette saccadé sur un pupitre, puis l'orchestre attaqua une fantaisie sur l'air populaire français bien connu « J'ai du bon tabac... ».

Un frémissement parcourut alors l'assistance naguère bourdonnante, et redevenue subitement silencieuse. On savait que cet intermède musical préluait à l'entrée des deux clowns favoris. Des centaines d'yeux convergèrent vers le grand rideau bleu auprès duquel Antoine et ses garçons de piste faisaient la haie, figés dans un impressionnant garde-à-vous.

– Enfin !... Les Ocarina !...

Un tonnerre d'applaudissements éclata autour de l'arène que balayaient les faisceaux des projecteurs électriques. Deux silhouettes venaient d'apparaître, curieuses, inoubliables dès qu'on les avait vues seulement une fois.

Vêtu d'une combinaison de soie bleu ciel pailletée d'argent, son visage au nez en trompette copieusement enfariné et agrémenté sur le front d'un énorme point d'exclamation, coiffé d'un bonnet blanc de forme conique, Emilio, le Parisien de Montmartre, avançait, souple infiniment, sourire aux lèvres, ocarina en main, saluant en artiste qui connaît et qui apprécie son public. Il ne se sentait nulle part plus à l'aise que sur la piste. Tous les spectateurs dont il apercevait les silhouettes vagues au-delà de la ligne aveuglante des projecteurs n'étaient-ils pas ses amis ?

Plus lourd, nanti d'un extraordinaire costume écossais, Eusébio ne semblait au contraire nullement se soucier de l'assistance. Sur sa perruque opulente aux cheveux vert-épinard, il arborait un minuscule petit bonnet d'où s'échappait en arrière, en guise de rubans, tout un flot de lacets de souliers. Cette microscopique coiffure contrastait avec les deux énormes godillots aux semelles épaisses qui chaussaient ses pieds et dont la seule vue faisait aussitôt penser à des chars d'assaut. Sous le kilt, deux genoux roses apparaissaient, agrémentés de poils postiches du plus séduisant aspect, ajoutant encore au grotesque accompli du personnage.

Mais c'était surtout le masque d'Eusébio qui retenait l'attention : une véritable trogne de Quasimodo, farcie de verrues, dont le nez bulbeux épousait presque une forme rectangulaire ! Entre les lèvres lippues et peintes en rouge vif, on admirait une

double rangée de dents lumineuses. Ce râtelier magique, grâce à un ingénieux dispositif dissimulé sous la ceinture de cuir, constituait une trouvaille qui déchaînait inévitablement les éclats de rire. Les joues gonflées, l'auguste soufflait dans un pibroch et sa pomme d'Adam exécutait un continuel mouvement de va-et-vient pour la plus grande joie du public enthousiasmé.

Les applaudissements se prolongèrent, mais, déjà, Emilio commençait de porter son ocarina à ses lèvres. Esquissant quelques notes, il faisait comprendre à son partenaire que tout était paré pour le numéro.

– Hello !... Vous avez l'air tout bouleversé, Eusébio ! hasarda-t-il enfin d'un ton apitoyé... Vous êtes malade ?

– No, Sir !... Pas malade ! riposta l'Écossais d'un ton caverneux... Mais très cafardeux aujourd'hui !... Nous sommes un vendredi treize !...

Et Eusébio de ponctuer sa phrase en soufflant éperdument dans son pibroch qui se dégonfla aussitôt en rendant un son pitoyable.

– Vendredi treize !

Emilio éclata de rire. Il savait bien, certes, qu'on était un vendredi, jour chic de la semaine. La seule présence d'une assistance plus mondaine était là pour le lui rappeler. Toutefois, il avait complètement oublié qu'on était le treize. Il n'était pas de nature aussi superstitieux que son partenaire.

– Qu'importe, répliqua-t-il... Pourvu que nous ne soyons pas treize à table ! Et comme nous sommes quatre !...

– Comment, quatre ? interrogea Eusébio en cessant subitement de souffler dans son instrument.

Le clown, alors, de répondre, imperturbable :

– Mais naturellement, quatre !... Moi !... Vous !...

Le pibroch... Et l'ocarina !...

– Pardon !... Le pibroch et l'ocarina ne déjeunent pas !...

– Ils se contentent de l'air du temps !... Et maintenant, silence ! Assez parlé ! Nous allons, comme d'habitude, exécuter un petit concert !...

Un silence quasi religieux s'appesantit dans le cirque. Les regards ne se détachaient plus des deux compères que l'on savait aussi remarquables musiciens que comédiens hors pair.

– *Tristesse*, de Chopin, annonça simplement Emilio.

L'orchestre s'était tu, lui aussi. Avec un ensemble parfait, le pibroch et l'ocarina commencèrent. C'était à vrai dire un duo bien singulier, et pourtant les deux musiciens savaient utiliser si harmonieusement leurs instruments que tout le monde demeurait sous le charme. Une atmosphère de tristesse et de mélancolie s'appesantit sur le cirque tout entier.

Derrière le rideau bleu, les artistes du cirque hasardaient, eux aussi, un coup d'œil. Groupés en silence, ils considéraient leurs deux camarades, avec des regards non dénués d'envie pour certains. Combien, parmi le groupe auraient voulu atteindre à la même célébrité !... Combien les jalousaient de passer ainsi en vedette à l'avant-dernier numéro du programme !...

– Epatants, comme toujours, les deux gaillards !

Tressac observait, lui aussi, ses pensionnaires favoris. Grand et élancé, le visage agrémenté d'une

fine moustache brune, distingué, sanglé dans l'habit qu'il arborait toujours au cours de chaque représentation, le directeur écartait légèrement le rideau. Et, tout à coup, à peine perceptible, une voix féminine se fit entendre auprès de lui :

– Merveilleux, les deux garçons !...

Tressac se retourna et aperçut alors la frêle silhouette d'Enid, l'écuyère américaine, qui, tout à l'heure, avait récolté une ample moisson de bravos en exécutant son numéro de Far-West avec son partenaire Buckaroo Jim.

Enid portait encore le costume des cow-girl qu'elle avait endossé peu de temps auparavant pour son numéro. Elle se haussait sur la pointe des pieds, admirative. Tout auprès, d'autres se groupaient. Tressac reconnut, ainsi figés dans une immobilité de statue, Orlando, un des meilleurs pitres de l'« Excelsior » ; Lola Chrysis, la charmeuse de serpents ; Wencker, le dompteur polonais dont on allait montrer tout à l'heure, en fin de spectacle, le groupe impressionnant de tigres du Bengale ; Won-Wu-Fang, l'équilibriste chinois au perpétuel sourire ; Olaf Jansen, le dresseur de chiens savants ; les quatre Palomas encore tout ruisselants de sueur après leurs périlleux exercices, qui regardaient là, eux aussi, enveloppés dans leurs amples manteaux.

Entre la piste et le rideau, Antoine et ses garçons de piste attendaient toujours, impassibles et dignes, visiblement gênés par leurs gants blancs.

De nouvelles acclamations crépitèrent dans le cirque. *Tristesse* venait de s'achever. Sourire aux lèvres, Emilio s'inclinait. Auprès de lui, Eusébio se

contentait de se trémousser en allumant et en éteignant ses dents...

– Bis !... Bis !...

– Une autre !...

D'un geste, le clown tempérait l'agitation de ses admirateurs.

– Ay !... Ay !... Ay !..., annonça-t-il.

Des « Ah » de satisfaction partirent de tous les gradins. Les Ocarina exécutaient en effet merveilleusement la célèbre mélodie espagnole.

Une fois encore, ce fut le silence. Dans le cirque et derrière le rideau bleu nul ne bougeait. Les Ocarina demeuraient les points de mire de tous les regards.

Enid ne perdait pas de vue les musiciens. Soudain, elle tressaillit... Une main venait en effet de se poser sur son épaule...

– C'est vous, Buckaroo ? interrogea-t-elle.

La jeune fille venait de reconnaître son partenaire. Coiffé d'un stetson à larges bords, son pantalon encore protégé par des chaps de cuir fauve, sa ceinture d'armes et ses étuis à revolver toujours assujettis autour de sa taille, Buckaroo Jim s'était approché sans bruit, sur la pointe des pieds.

– Où étiez-vous donc ? interrogea Enid.

Un « silence ! » hargneux proféré par Wencker empêcha Buckaroo de répondre. Docile à l'injonction, Enid prit la main de son partenaire qui était en même temps son fiancé. Elle éprouva quelque surprise en constatant que la main de son voisin tremblait un peu... Alors, son étreinte se fit plus forte et elle sentit

les doigts du cavalier qui se refermaient nerveusement sur les siens.

Une ovation enthousiaste punctua les dernières notes de « Ay !... Ay !... Ay !... ». Bissés, les Ocarina durent recommencer l'air célèbre. Plus souriant que jamais, Emilio multipliait courbettes et saluts. Eusébio se contentait d'esquisser un mouvement de gigue avec ses pieds énormes en même temps que, toutes dents allumées, il hasardait un hurlement, véritable cri de guerre de Sioux, qui lui valut aussitôt un reproche de son partenaire.

– Modérez-vous, Eusébio !... Vous oubliez que nous sommes ici entre gens bien élevés !

– Alors, vous supposez que je ne suis pas un gentleman ?

– Je ne dis pas cela. Je vous faisais simplement observer...

– Ah !... Je ne suis pas un gentleman !... Pas un gentleman ?

Eusébio, l'air furibond, s'approchait du clown en faisant claquer ses dents. Il semblait véritablement ne vouloir en faire qu'une bouchée. En même temps, les cheveux verts de sa perruque se dressaient, comme attirés par un invisible aimant. Ses poils hérissés faisaient ressembler ses genoux à deux magnifiques pelotes d'épingles.

– Je ne suis pas un gentleman !... Eh bien, nous allons voir !...

– Je vous en prie, Eusébio, calmez-vous !... Je n'ai pas voulu...

– Haaaa !... Je ne suis pas un gentleman !... Haaaa !... Cette insulte infâme ne peut se laver que

dans le sang !... Un duel, Sir !... Je demande un duel !...

– Soyez raisonnable, Eusébio !...

– Je ne suis pas raisonnable !... Je suis sanglant !... Du sang !... Je veux du sang !...

Tout à l'interprétation de leur sketch comique, les Ocarina gesticulaient, se débattaient. Eusébio roulait des yeux furieux et faisait toujours claquer ses mâchoires ; Emilio, semblant assez peu rassuré, esquissait un tremblement de plus en plus accentué qui remplissait d'aise l'assistance.

– Eh bien, murmura-t-il enfin, puisque vous désirez un duel, Eusébio, j'y consens. Mais songez-y bien !... Quand je vous aurai tué, vous regretterez amèrement de vous être montré aussi susceptible !...

– Haaaa !... C'est vous qui serez tué, Sir !... Pan !... Pan !...

D'un commun accord, les deux compères s'en revinrent vers le rideau bleu, et Tressac qui savait ce que signifiait ce mouvement de retraite, se tourna vers le chef de piste :

– Vite, Antoine, cria-t-il... Les révolvers !...

L'interpellé surgit aussitôt par la fente pratiquée au centre du rideau...

– Les révolvers des Ocarina !... demanda-t-il en s'adressant aux artistes qui attendaient dans les coulisses... Emilio les a laissés sur la chaise à la hauteur du second porte-manteau de droite !...

– Les voilà !...

Buckaroo Jim écarta quelques uns de ses camarades et apparut, tendant les deux armes qu'il

venait de prendre en toute hâte à proximité. Le chef de piste s'en empara aussitôt, puis, apercevant le visage altéré de l'Américain :

– Vous êtes souffrant ? interrogea-t-il, surpris.

– Oh, ce n'est rien répondit le fiancé d'Enid en s'efforçant de sourire... Je me sens seulement un peu... patraque !...

Le dialogue s'arrêta là. Le numéro continuait et Emilio manifestait quelque impatience, réclamant encore les deux armes. A l'entrée de la piste Eusébio trépignait et multipliait les « Haaa ! », tout en soufflant de temps à autre dans son pibroch à qui il arrachait des miaulements indignés... Sur les gradins, c'était une véritable tempête de rires. Nul ne s'apercevait qu'il s'agissait là d'un simple intermède destiné à enchaîner...

– Les voilà, vos revolvers ! déclara alors Antoine en tendant aux deux compères les Colts que venait de lui remettre Buckaroo. Vous pouvez maintenant vous aligner sur le terrain !...

– Les armes, c'est très bien ! murmura Emilio qui ne semblait toujours pas très emballé à l'idée de se battre. Mais il nous faut des témoins ! Où sont-ils les témoins ? Sans témoins, ce n'est plus un duel, c'est un assassinat ! Je refuse de me battre !...

– Il refuse parce qu'il a peur ! ricana Eusébio qui souffla une fois de plus dans son instrument et qui le fit glousser de joie.

– Peur, moi !... protesta le clown indigné... Vous verrez tout à l'heure, lorsque je vous aurai rayé du nombre des vivants !...

– Calmez-vous !... Voici les témoins !...

D'un geste, Antoine désigna quatre garçons de piste qui vinrent aussitôt se placer, deux derrière Emilio, deux derrière son partenaire...

– Et maintenant, calculons les distances !... A dix pas !...

Très digne, Antoine se plaça au centre même de la piste. Les deux compères se mirent dos à dos, puis, sur son signal, s'écartèrent pas à pas l'un de l'autre.

– Quand je dirai « dix », précisa le chef de piste, vous vous retournerez ensemble et vous tirerez !...

Silencieux et solennels, le visage grave, les deux clowns qui avaient échangé leurs instruments de musique pour les deux Colts, s'ébranlèrent comme ils avaient coutume de le faire chaque fois qu'ils interprétaient leur sketch du Duel...

– Sept !... Huit !... Neuf !... Dix !...

D'ordinaire, à ce moment là, les deux partenaires se retournaient simultanément et tiraient. Eusébio s'écroulait. En même temps, grâce à un dispositif semblable à celui de la mâchoire, un ballon se gonflait au centre même du crâne de l'auguste pour éclater bientôt. Après quoi, l'artiste se figeait dans une immobilité de cadavre...

Les deux coups de feu éclatèrent en même temps. Emilio resta debout, impassible et vengeur. Eusébio s'effondra lourdement en arrière... Comme de coutume la baudruche se gonfla, puis, brusquement, elle éclata. Et les spectateurs de rire et d'applaudir de plus belle.

Triomphant, son visage blanc épanoui par la fierté de la victoire, conservant toujours son revolver en main, Emilio s'approcha alors à pas lents du corps de

son adversaire. Parvenu tout auprès, il s'arrêta, puis, dans une attitude qu'aurait enviée un pensionnaire de la Comédie Française, il déclara en étendant la main :

– Paix à ses cendres !... Dieu m'est témoin que je ne voulais pas sa mort !...

En temps habituel, Eusébio se relevait alors, rapidement ressuscité. Le sketch se terminait par une embrassade et par un nouveau duo de l'ocarina et du pibroch... Mais, ce soir-là, Emilio eut beau attendre, figé dans son attitude solennelle... Sa victime demeurait immobile...

Un mouvement d'impatience se dessina sur les gradins... Le public commençait à pressentir qu'il se passait quelque chose d'anormal.

Ce fut bien pis lorsque le clown, surpris, s'agenouilla auprès de son partenaire. A peine commençait-il de le secouer pour le faire se relever, qu'il se redressa en poussant une exclamation de stupeur... Entre ses doigts il sentait couler un liquide chaud et poisseux...

– Du sang !... balbutia-t-il éperdu, le masque contracté dans une expression d'indescriptible horreur...

Les yeux clos, Eusébio ne bougeait toujours pas !...

CHAPITRE II

ENQUETE

On commençait à s'impatienter tout autour... Antoine et ses quatre acolytes abandonnaient l'immobilité qu'ils observaient jusque là pour se porter vers Emilio. Mais ce dernier soutenait maintenant le corps de son partenaire entre ses bras. Se tournant éperdu vers le chef de piste, il cria :

– Vite !... Le médecin de service !...

Un homme vêtu d'un complet gris clair se leva, au second rang des gradins, et s'aventura sur la piste. En moins de deux minutes, il rejoignit Emilio qui avait déjà dégrafé la tunique d'Eusébio... Une tache sombre imprégnait la chemise qu'il venait de découvrir d'un geste incertain...

– Ecartez-vous, je vous prie !

Antoine et ses compagnons attendant indécis, le nouveau venu précisa :

– Je suis le médecin de service... Docteur Charcellay !...

Tressac et quelques uns de ses pensionnaires apparaissaient à leur tour sur la piste. Ils s'arrêtèrent

silencieusement, considérant attentivement le médecin. Ce dernier s'empressait d'examiner le clown.

– Enfin, docteur, que se passe-t-il ? interrogea le premier Tressac... Qu'a-t-il donc ? Un malaise ?

La réponse ne se fit pas attendre.

– Il n'y a plus rien à faire ! Ce malheureux a reçu une balle en plein cœur. Le projectile a atteint l'aorte !... La mort a été instantanée !

Interdit, Emilio abaissa ses regards sur le revolver qu'il conservait encore entre ses doigts tremblants. Il voulut parler, les sons s'étranglèrent dans sa gorge... Il ne comprenait pas... D'un geste machinal il passa sur son front moite sa main toute barbouillée de sang.

– C'est insensé !...

– Est-il blessé ?

– Parions que l'arme était chargée !...

Déjà des rumeurs partaient de la foule fébrile. Les discussions menaçaient de dégénérer en bagarre. Comprenant le danger, Tressac se dressa au centre de la piste, levant les mains pour inciter les spectateurs au calme.

– Mesdames et Messieurs, déclara-t-il, Eusébio Ocarina vient d'être victime d'un accident incompréhensible... Son état est grave... Nous allons mettre tout en œuvre pour le sauver... Je vous prie de conserver tout votre calme et de rester à vos places... La représentation va continuer... Tout à l'heure, Wencker va vous présenter ses tigres du Bengale.

Les spectateurs n'avaient pas entendu le diagnostic du docteur. Aussi se calmèrent-ils pendant que deux des garçons du cirque, nantis d'une civière,

s'empressaient d'emporter le corps du clown vers les coulisses.

Sur un signe du directeur, l'orchestre enchaîna aussitôt... Déjà clowns et augustes envahissaient la piste en cabriolant... Tout à l'heure, les rois de la jungle allaient arriver et le personnel du cirque s'empressait d'installer les couloirs grillés et la cage centrale qui allaient permettre aux fauves de travailler avec leur dompteur sans danger pour le public.

L'émotion était encore grande sur les gradins où l'on commentait avec fièvre l'incident qui venait de se produire. Au-delà du rideau bleu, l'impression provoquée par la mort d'Eusébio s'affirmait plus angoissante encore. Les propos du médecin de service s'étaient répandus avec la rapidité d'une traînée de poudre parmi le personnel.

– Du calme, mes amis !... Du calme !... ne cessait de recommander Tressac qui se sentait lui-même terriblement bouleversé.

– Dans votre intérêt, je vous conseille d'avertir immédiatement la police, suggérait Wencker, qui attendait, cravache en main, superbe dans son uniforme à brandebourgs, avant d'entrer en piste... J'ai connu une histoire de ce genre à Helsinki... Et cela s'est fort mal terminé pour le directeur !...

– Vous avez raison, je téléphone tout de suite au commissaire !...

Tressac s'en fut et reparut trois minutes plus tard. Ses pensionnaires, qui attendaient dans le voisinage du bureau, purent alors surprendre la pâleur extrême qui s'étalait sur son visage aux traits altérés.

– La police va venir, déclara-t-il simplement... Je vous serai reconnaissant de rester tous au cirque. Le

commissaire a manifesté son intention d'interroger tout le personnel...

– Ça va être gai !... fit une voix maussade...

– Nous devons pourtant en passer par là ! coupa le directeur d'une voix qui n'admettait pas de réplique.

A quelques pas de là, Antoine et deux garçons avaient quelque peine à interdire l'accès de la loge des Ocarina dans laquelle la victime avait été transportée.

Ils étaient quatre dans l'étroit refuge encombré de costumes, de perruques, de cartonnages et d'accessoires de toutes sortes : Emilio, Charcellay, Orlando et Enid... Compatissante, l'écuyère lavait le sang qui souillait les mains d'Emilio, mais le clown ne paraissait pas s'apercevoir de sa présence... Il ne cessait de considérer le masque rigide et contracté de son partenaire. Son visage encore dissimulé sous le savant maquillage apparaissait plutôt grotesque que pitoyable.

– Eh bien ? interrogea Tressac que le chef de piste avait laissé passer.

Le médecin eut un haussement d'épaule.

– Mon rôle est terminé, déclara-t-il. Il n'y a plus rien à faire. Ce malheureux a été abattu par la balle que lui a envoyée son partenaire !... Je m'étonne que l'arme n'ait pas été chargée avec des cartouches à blanc !...

– Mais l'arme était chargée avec des cartouches à blanc ! protesta Emilio, s'arrachant brusquement à sa contemplation... Je ne comprends absolument pas...

– Le fait est là ! coupa le médecin. C'est l'arme que vous aviez en main qui a mortellement atteint votre ami... Et je peux vous assurer que la cartouche

était certainement chargée à balle... La preuve en sera faite dans la suite...

Machinalement, Emilio considéra le revolver dont il s'était servi tout à l'heure. C'était un Colt de calibre 45. Hâtivement, il en examina le barillet, et Tressac, qui se penchait auprès de lui, déclara avec force :

– Le docteur a raison !... Cette arme est chargée à balle !... Voyez plutôt !...

Le directeur allait retirer les cartouches. Charcellay l'en empêcha :

– Attention !... La police va intervenir d'un moment à l'autre... Je vous conseille de laisser cette arme en état !...

– Vous avez raison... J'oubliais...

A peine Tressac venait-il de prononcer ces mots qu'un remous se produisit à l'entrée du réduit où les curieux continuaient de se bousculer pour essayer de voir ce qui se passait au fond de la loge...

– Monsieur Menton, commissaire de police du quartier ! annonça Antoine dont la tête passait à ce moment dans l'entrebâillement de la porte.

– Qu'il entre !... Nous l'attendons !...

Le directeur s'en vint aussitôt à la rencontre du commissaire. Ce dernier faisait dégager les abords immédiats de la loge par deux agents qu'il avait emmenés avec lui.

– Je vous en prie, déclara-t-il. Avant de commencer mon enquête, je ne tolérerai ici que les personnes dont la présence est strictement indispensable !

– Ma présence est peut-être inutile, hasarda Charcellay... Je suis le médecin de service...

– Attendez encore, docteur, interrompit le commissaire... Ces messieurs du Parquet vont venir. Il est probable que le médecin légiste les accompagnera !...

– Cette mort est probablement accidentelle, objecta Tressac... Dans ces conditions, je ne vois pas pourquoi nous mettrions en branle tout l'appareil de la justice !...

– Nous verrons plus tard, interrompit Menton... Pour l'instant nous ne devons négliger aucune précaution !... Et, bien entendu, je ne veux pas de journaliste !... J'ai donné à ce sujet des ordres en conséquence à mes agents !... Certains de ces messieurs rôdent déjà dans le cirque... Leur présence ne pourrait être que préjudiciable à la découverte de la vérité !...

Menton semblait décidé à pousser l'enquête jusqu'au bout. Tout récemment encore, il avait essayé un blâme au sujet de l'affaire des stupéfiants de la rue de La Rochefoucauld. L'occasion se présentant cette fois de faire valoir son zèle, le commissaire voulait agir avec la plus grande énergie.

Sur un signe de Tressac, Orlando et Enid quittèrent la loge et Menton, se tournant vers Emilio, déclara :

– Expliquez-moi... Comment cela s'est-il passé ?

D'une voix entrecoupée de sanglots, le clown s'efforça de retracer le drame. Il raconta comment il avait abattu lui-même son partenaire, sans s'en douter, au cours de la scène du Duel.

– Sur mon honneur, monsieur le Commissaire, acheva-t-il, je vous jure que j'ignorais que le revolver avait été ainsi chargé... C'est une chose si affreuse, si épouvantable de penser qu'il a ainsi succombé de ma

main... Eusébio était pour moi plus qu'un frère...
Que vais-je devenir sans lui désormais ?..

Incapable de se contenir, Emilio se mit à pleurer éperdument. D'un mouvement machinal, il passait sa main sur les mains entrecroisées du cadavre devenues d'une blancheur de cire...

– Mon pauvre vieux !... Quand je pense que c'est moi qui ai fait cela !... C'est impossible !... Je n'arrive pas à comprendre...

Menton se rendit compte que la détresse du clown n'était pas feinte. Et Tressac, revenu de sa première émotion, pensa au désastre qui frappait l'« Excelsior » après la disparition tragique d'Eusébio... Que ferait-il, si les Ocarina ne figuraient plus au programme ? C'était pour lui aussi une irréparable catastrophe.

Pourtant, le directeur oublia momentanément ses intérêts. L'angoissant problème se présentait à son esprit :

– Mais pourquoi ce revolver était-il chargé à balles ? maugréa-t-il. Pourquoi ?

– C'est précisément ce que s'efforcera d'établir la justice, répartit le commissaire. D'ailleurs, je crois que vous n'aurez pas longtemps à attendre ! Voici justement ces messieurs du Parquet !

Un agent qui venait d'apparaître à l'entrée de la loge annonçait en effet l'arrivée du juge d'instruction Vallandier, du substitut Langlade, du greffier Tabourdette et du docteur Couturier, médecin-légiste.

L'atmosphère de la loge devenait irrespirable. Une senteur pénétrante de pharmacie se mêlait à l'odeur fade des fards et de la vaseline... Et partout

s'insinuait cette autre odeur d'écurie qui rappelait qu'on se trouvait dans un cirque.

Le visage encadré d'une barbe courte et très soignée, les yeux clairs dissimulés derrière un binocle, le juge d'instruction Vallandier promena un lent coup d'œil à l'intérieur du refuge. C'était la première fois de son existence de magistrat qu'il pénétrait dans une loge de clowns. Le burlesque des accessoires l'étonnait et l'offusquait tout à la fois. Le substitut, plus blasé, échangeait quelques mots avec le docteur Couturier en désignant les portraits des artistes qui décoraient les murs :

– Voici les Fratellini, expliquait-il... Et, à droite, les frères Albano !... Vous rappelez-vous ? Ils jouaient autrefois au Nouveau-Cirque... Ce vieux Nouveau-Cirque de la rue Saint-Honoré avec sa piscine !... Et Footit et Chocolat ? Qui n'a pas vu ces deux clowns n'a rien vu !...

La voix brève de Vallandier interrompit bien vite ces réminiscences d'un passé assez lointain.

– Je vous en prie, Messieurs !... Dit-il d'un ton doctoral... Passons à l'enquête !...

Puis, se tournant vers Emilio, le juge d'instruction demanda :

– Vous êtes le frère de la victime ?

– Pas précisément, répondit le clown... Mais c'est tout comme !...

– Et c'est vous qui avez abattu ce malheureux ?

– Je ne m'explique pas... Je le regretterai toute ma vie !... Je croyais que mon revolver était chargé à blanc comme de coutume...

Une fois encore, Emilio dut recommencer son récit. A plusieurs reprises, il s'arrêta.

On entendait les derniers accords de l'orchestre qui jouait une retraite... La foule abandonnait enfin l'arène et se répandait au dehors...

Froid et hautain, Vallandier écoutait, se contentant de toussoter de temps à autre. Parfois, d'une chiquenaude, il écartait une pellicule récalcitrante qui avait échoué sur le revers de son veston... Au fond de la loge, Tabourdette, tel un de ces légendaires ronds-de-cuir célébrés par Courteline, s'était installé tant bien que mal au milieu des fards et des tubes de vaseline... Il écrivait, infatigable, couvrant le papier de sa petite écriture en pattes de mouches...

Charcellay et le médecin-légiste s'entretenaient à voix basse. Ils parlaient d'un confrère commun qu'ils avaient connu à la Faculté. L'examen du corps d'Eusébio avait été rapide. Les conclusions de Couturier s'affirmaient absolument identiques à celle de son interlocuteur.

Langlade, lui, éprouvait une envie irrésistible de dormir. Il était allé la veille applaudir La Tosca à l'Opéra Comique avec sa famille, et il avait dû sauter tout à l'heure à bas de son lit en dépit de l'heure tardive, pour rejoindre Vallandier à l'« Excelsior »... De temps en temps, approchant sa main de sa bouche, il dissimulait difficilement un bâillement...

– Vos relations avec votre partenaire étaient-elles cordiales ? hasarda au bout d'un moment Vallandier en s'adressant encore au clown.

– Cordiales ! répartit aussitôt Emilio que cette question fit sursauter... Demandez plutôt à Monsieur

Tressac, ici présent ! Deux frères n'auraient certainement pas été plus unis !...

– Voyons, monsieur le Juge, intervint le directeur. Supposez-vous que ces deux artistes seraient restés ensemble pendant une si longue période si le moindre motif de discorde avait subsisté entre eux !.. Pour ma part, je peux me porter garant de la parfaite amitié qui unissait Emilio et Eusébio !..

Puis, se penchant vers Vallandier :

– Songez-y bien, monsieur le Juge, Emilio aurait certainement été le dernier à vouloir se séparer d'Eusébio !... D'ailleurs, même en supposant qu'ils aient été les pires ennemis, le clown aurait-il commis l'imprudence d'abattre son partenaire sur la piste même en présence de centaines de spectateurs ? Cela aurait été, je vous le répète, le comble de l'absurdité !...

– Nous sommes tout à fait d'accord, riposta Vallandier... Vous conviendrez pourtant que, si le clown doit être mis hors de cause, le coupable existe... Les cartouches à balles n'ont pas remplacé toutes seules les cartouches à blanc qui se trouvaient dans le barillet... Une main criminelle les a glissées là... Et c'est précisément ce qu'il importe de connaître ! La justice s'y emploiera jusqu'à l'arrestation du criminel !...

Le juge ajouta, en se tournant vers Tressac :

– Il reste bien entendu, n'est-ce pas, que tout le personnel de votre troupe demeure à notre entière disposition !

– J'ai donné à ce sujet des instructions dans ce sens !... Nul ne sortira du cirque avant que l'interrogatoire soit terminé !...

Vallandier promena un regard autour de lui, puis, s'adressant encore au directeur :

– Pour mener à bien l'instruction de cette affaire, je vous serai obligé de mettre votre bureau à notre disposition... Nous y serons plus au large que dans cette loge... Monsieur le Commissaire ordonnera aux agents de ne laisser entrer personne qui soit étranger au cirque !... Et, naturellement, pas de journalistes !...

– Je vais vous installer immédiatement dans mon bureau, monsieur le Juge, déclara Tressac en se levant de son siège...

Deux minutes plus tard, tout le groupe abandonnait la loge, et comme Emilio s'attardait encore auprès du corps :

– Je vous en prie, fit Vallandier, suivez-nous !... Votre présence est indispensable à la poursuite de l'enquête !...

Le clown se résigna. Il n'avait toujours pas pris le temps de se démaquiller. De grosses larmes coulaient le long de son visage enfariné. Il se leva péniblement et se mit à marcher comme un automate, absolument indifférent à ce qui se passait autour de lui.

Dans les coulisses, et auprès des écuries, l'affluence était toujours très grande. Artistes, acrobates, garçons d'écurie, belluaires, commentaient avec animation les circonstances qui avaient accompagné la mort tragique d'Eusébio. Pourtant les discussions cessèrent quand apparurent le commissaire et les membres du Parquet.

Tressac, qui avait recouvré tout son calme, précédait le petit groupe. A plusieurs reprises, il dut intervenir pour faire s'écarter les curieux :

– Place !... Laissez-nous passer, je vous en prie !... Il est bien entendu que je compte sur vous tous !... Chacun sera interrogé à son tour !...

Le directeur s'enferma ensuite avec Vallandier, Menton, Langlade, Couturier, Tabourdette et Emilio dans son bureau. Charcellay, dont le rôle était maintenant achevé, venait de prendre congé. Les groupes se reformaient déjà devant la porte quand, tout à coup, une voix forte se fit entendre :

– Où est le juge ? Où est le Parquet ? Vite !... Qu'on nous introduise !...

Les gens du cirque se retournèrent. Deux hommes venaient de pénétrer dans les coulisses. En dépit de la gravité de l'heure, l'aspect des nouveaux venus s'affirmait tellement cocasse qu'un des assistants ne put s'empêcher de s'exclamer :

– Sans blague !... On dirait Laurel et Hardy !...

La comparaison était juste ! Coiffé d'un chapeau melon, le premier personnage, celui qui avait pris la parole, était vêtu avec une certaine recherche, recherche qui frisait même un peu le ridicule. De forte carrure, légèrement bedonnant, un œillet blanc à la boutonnière, il lissait de son auriculaire une fine moustache noire soigneusement enduite de brillantine. Une main de fatma en argent pendait en guise de breloque à sa chaîne de montre, bien en évidence sur son gilet.

D'apparence plus effacée, le second individu semblait, au contraire, « mis comme quatre sous ». Avec un vieux complet de confection, un melon légèrement défraîchi penchait sur son chef, découvrant ses cheveux châtaines raides comme des baguettes de tambour. Sa tête au front large, au nez

épaté, émergeait d'un large col de celluloïd qu'agrémentait un petit nœud papillon bleu maintenu par un système en caoutchouc fort apparent. Des souliers noirs montants à grosses semelles chaussaient ses pieds menus qui semblaient perdus au fond de ces énormes godasses...

– Vise-moi un peu ces « torpilleurs » !... gouailla un palefrenier...

– Ce sont sans doute des journalistes ? hasarda un auguste...

Mais un agent qui montait la garde tout auprès intervint :

– Laissez passer !... Inspecteurs de la Sûreté, Pedrotti et Minard attendus pour l'enquête !...

L'enquête !... Ce seul mot fit s'assombrir tous les visages. Cette courte diversion avait fait oublier le drame.

L'agent qui venait d'intervenir fit un signe aux deux inspecteurs, prêt à les conduire vers le bureau directorial.

Important, Pedrotti promena autour de lui un coup d'œil avantageux. Sans plus attendre, il se dirigea vers la porte du bureau que lui désignait Antoine. Minard lui emboîta le pas et le suivit comme son ombre, mais une ombre combien rapetissée !...

Et, quelques instants plus tard, les deux inspecteurs pénétraient à leur tour dans la pièce où le Parquet poursuivait son enquête...

CHAPITRE III

DEUX COLTS CALIBRE 45

– Encore un whisky, André !...

Au bar de l'« Excelsior », dans les coulisses même du cirque, Buckaroo Jim s'immobilisait, accoudé au comptoir. Assis ou debout, ses camarades se groupaient çà et là. Certains trompaient le temps en buvant, d'autres bavardaient. Chacun attendait son tour de comparaître devant le juge d'instruction qui poursuivait la série de ses interrogatoires.

– Pourquoi buvez-vous ainsi, Jimmy ?...

L'Américain se retourna. Au moment où il portait à ses lèvres le verre que le barman venait de remplir, il s'aperçut qu'Enid s'était approchée de lui. Gêné, il fronça les sourcils.

– Jimmy, de grâce !... Il ne faut pas !... Vous exagérez !...

Buckaroo détourna la tête. Il voulait éviter les yeux couleur de pervenche de sa jolie compatriote qui se fixaient sur lui avec une insistance embarrassante.

Loin de rebuter la jeune fille, cette attitude réticente ne fit qu'accroître l'inquiétude qu'elle

éprouvait au sujet de la tenue véritablement anormale de son fiancé cette nuit-là. Et comme, le dos tourné, Jim se décidait à avaler son whisky, elle hasarda encore, d'une voix pleine de reproche :

– Je ne comprends pas !... D'ordinaire, vous vous montrez beaucoup plus sobre, Jimmy !...

L'Américain esquissa un geste vague. Pendant quelques instants il parut chercher à mieux rassembler ses idées, puis il eut un geste agacé et Enid put l'entendre qui grommelait :

– Et puis... on ne voit pas tuer un homme tous les jours !... A la longue, cette attente devient exaspérante... On passe le temps comme on peut !...

– Au nom du ciel, Jimmy, un peu plus de calme !... On vous regarde !... Les camarades aussi commencent à vous trouver bizarre !...

– Qu'ils aillent au diable, les camarades !...

Buckaroo, la tête entre les mains, se cantonna alors dans un silence rageur. Sa fiancée s'immobilisa, interdite. Elle surprenait en effet, à ce moment, les regards d'intelligence qu'échangeaient ses voisins entre eux. Silencieux pour la plupart, acrobates, garçons de piste, belluaires, palefreniers, attendaient qu'on les appelle à tour de rôle dans le bureau du directeur.

Enid s'efforça de faire bonne contenance. Elle ne savait trop que penser de l'attitude renfrognée et inquiète de Buckaroo. Déjà, au cours du numéro des Ocarina qui s'était achevé de si tragique façon, elle avait pu se rendre compte de l'agitation anormale qu'il manifestait. Ce désarroi, qui se prolongeait dans de telles circonstances, autorisait les pires appréhensions.

Buckaroo Jim ne frayait pas beaucoup avec les autres membres de la troupe. De caractère plutôt renfermé, ce cavalier de l'Ouest passait la plus grande partie de son temps aux écuries, veillant avec un soin jaloux à l'entretien et au dressage de sa cavalerie. Cette attitude distante n'était pas sans susciter quelque réprobation parmi ses camarades. Les « gens du voyage » se montraient d'ordinaire plus familiers entre eux.

Soudain, la jeune fille tressaillit. La porte du bureau tout proche venait de s'ouvrir à nouveau, livrant passage à Lola Chrysis, la charmeuse de serpents. L'artiste apparaissait dans l'encadrement, un indéfinissable sourire aux lèvres, ce même sourire dont elle gratifiait les spectateurs lorsqu'elle entrait en piste, son boa enroulé autour de son cou.

– Alors, quoi de nouveau, Lola ?

Déjà quelques-uns des artistes s'empressaient autour de la charmeuse, mais Lola eut un geste aussi indéfinissable que son sourire :

– En pareille circonstance, vous comprenez bien tous que la plus complète discrétion s'impose... Je ne peux vous dire qu'une seule chose : la police tient une bonne piste !

Tout en prononçant ces paroles, Lola Chrysis se tourna vers Enid. Une lueur ironique éclaira ses prunelles.

L'écuyère sentit encore s'accroître ses appréhensions. Elle détestait Lola et ses allures de vamp. Était-ce parce qu'elle tournait fréquemment autour de son fiancé qui semblait avoir provoqué chez elle une impression profonde ? Était-ce aussi parce que les yeux verts de la charmeuse l'impressionnaient ?

La jeune fille n'aurait pu l'expliquer. Quoi qu'il en puisse être, l'attitude singulière de Lola au moment même où elle quittait le bureau de Tressac lui parut de fâcheux augure. Néanmoins elle se raidit et esquissa un sourire, s'efforçant de conserver bonne contenance en présence de tous ses camarades.

– Buckaroo Jim !... A votre tour !...

Tressac lui-même apparaissait sur le seuil du bureau et s'adressait à l'Américain. Et, comme l'interpellé ne bougeait pas du comptoir, ne semblant pas l'avoir entendu :

– Buckaroo !... C'est à vous que je m'adresse !...
On vous attend !...

– Jimmy !... C'est à vous !...

Enid se décidait à intervenir à son tour. Alors, lentement, Buckaroo se dressa, abandonnant le tabouret sur lequel il s'était juché. Une légère crispation contractait son visage énergique.

Tout autour, les gens du cirque demeuraient silencieux. Chacun observait le fiancé d'Enid. On s'étonnait du peu de hâte qu'il mettait à répondre à l'appel du patron. Enfin, il se leva, et, d'un pas lourd, les deux pouces passés à la ceinture d'armes qu'il conservait toujours autour de sa taille, il se dirigea vers le bureau.

– Jimmy !...

Immobile, le visage altéré par l'inquiétude, Enid arrêta sur Buckaroo ses grands yeux suppliants. Elle aurait voulu lui voir manifester plus d'énergie et surtout plus de sang-froid.

Debout, à quelques pas de là, Lola Chrysis s'était arrêtée. Elle dévisageait le cavalier avec une insistance

qui n'était pas dénuée d'ironie, voire même de défi. Il passa, méprisant et froid, feignant de ne pas la voir.

Plus que jamais, Enid eut à ce moment le pressentiment d'une menace contre son bonheur. Le cœur serré, elle vit Buckaroo atteindre l'entrée du bureau dont il franchit le seuil, du même pas hésitant et lourd. Tressac referma la porte derrière lui.

Vallandier était toujours assis au bureau directorial. Il avait à sa droite le substitut, à sa gauche le commissaire. Plus loin, à une petite table, Tabourdette se penchait sur ses feuilles recouvertes d'une écriture fine et serrée... Stylo en main, il soufflait un peu avant de se remettre au travail.

Une forte odeur de tabac envahissait la pièce tout entière. Tout le monde fumait. Un nuage blanchâtre flottait sous la lampe électrique qui éclairait le bureau.

Buckaroo s'avança en traînant les pieds et s'arrêta sans mot dire auprès de la table. Derrière Vallandier il aperçut les silhouettes des deux inspecteurs dont les allures pittoresques avaient retenu tout à l'heure l'attention des artistes et du personnel.

– Laurel et Hardy !... murmura-t-il entre ses dents.

Impassibles, Pedrotti et Minard attendaient, adossés contre le mur. Le premier, le visage rébarbatif, ne se lassait pas de lisser sa moustache et d'en effiler les pointes entre le pouce et l'index. De temps en temps aussi, il relevait d'un geste brusque une mèche rebelle de ses cheveux qui tombait et se plaquait contre son front. Son collègue paraissait s'ennuyer terriblement. A le voir, appuyé, les yeux levés vers le plafond, on n'avait certes pas l'impression de se trouver en

présence d'un des meilleurs limiers du Quai des Orfèvres.

La voix grave de Vallandier se fit entendre :

– Vous êtes bien Buckaroo Jim ? interrogea-t-il.

– Tout le monde ici sait que je suis Buckaroo ! répondit l'interpellé d'un ton rogue... Monsieur Tressac pourrait d'ailleurs vous dire...

Le directeur, qui était assis à la droite de la table, s'empessa d'intervenir :

– Calmez-vous, Buckaroo !... hasarda-t-il... Vous ne paraissez pas dans votre assiette aujourd'hui... Etes-vous souffrant ?...

– Vous allez répondre exactement aux questions que je vais vous poser, coupa Vallandier... Je vous conseille d'être précis... Après les déclarations qui viennent d'être faites par certains de vos camarades, nous pensons que vous pourrez beaucoup nous aider dans la découverte de la vérité.

– Je n'ai pas l'habitude de mentir, protesta Buckaroo dont l'humeur ne semblait guère s'être radoucie.

– Allons !... Un peu de calme ! conseilla de nouveau le directeur... Et, surtout, réfléchissez bien avant de répondre !... Dans les conjonctures présentes, il importe que vous conserviez tout votre sang-froid !... Votre énervement ne saurait qu'aggraver et compliquer les choses !

Le fiancé d'Enid haussa négligemment les épaules. Alors le juge, désignant un objet qui se trouvait déposé sur la table, interrogea :

– Connaissez-vous cette arme ?

Buckaroo regarda et vit un revolver Colt de calibre 45.

– By Jingo !... Evidemment que je connais cette arme ! s'exclama-t-il, un peu étonné... C'est la mienne !...

Vallandier eut un sourire entendu, puis, après avoir adressé un coup d'œil d'intelligence au commissaire et au substitut, il précisa :

– Vous dites bien que cette arme vous appartient... Dans ces conditions, comment expliquez-vous que l'assassin d'Eusébio Ocarina l'ait utilisée pour abattre sa victime ?

– Comment ? Que voulez-vous insinuer ? balbutia Buckaroo brusquement arraché à son immobilité.

– Ce Colt est l'arme même qu'Emilio avait entre les mains lorsqu'il a tiré sur son partenaire !...

– Mais alors, le revolver que j'ai sur moi...

D'un geste rapide, Buckaroo porta la main à la crosse de l'arme qui émergeait de l'étui de cuir fauve contre sa hanche... En quelques instants, il prit le Colt et le regarda. A peine l'eût-il examiné qu'une exclamation stupéfaite lui échappa.

– C'est incompréhensible !... Ce n'est plus mon revolver que j'ai sur moi ! Evidemment, c'est à s'y tromper !... c'est bien là une arme de mêmes dimensions, de même forme et de même calibre... Mais je reconnaîtrais mon vieux 45 entre cent mille !... C'est bien lui que vous m'avez montré tout à l'heure !...

Les occupants du bureau considéraient attentivement l'Américain. L'étonnement qu'il manifestait à cet instant paraissait sincère. Mais Vallandier insista :

– Si cette arme ne vous appartient pas, vous connaissez peut-être son propriétaire ?

– Ce doit être Emilio Ocarina !... Il avait, pour son numéro, des revolvers absolument identiques au mien !... Tout observateur non averti aurait pu se tromper ! D’ailleurs, il va être facile de constater... Selon toute évidence, l’arme appartient au clown. Voyez plutôt !...

Tout en prononçant ces mots, Buckaroo se pencha sur le bureau, ouvrit le barillet, puis, en retirant les cartouches qui le garnissaient, il les étala devant le juge.

– Ce sont là des cartouches à blanc, précisa-t-il. Ces mêmes cartouches que les Ocarina utilisaient pour jouer leur sketch du duel !... Vous pouvez le constater, les six cartouches sont intactes !...

– De votre côté, il vous sera facile de vous assurer, coupa Vallandier, que cinq cartouches demeurent dans votre barillet au lieu de six !... Une cartouche manque ! C’est précisément celle dont la balle a abattu l’infortuné Eusébio !

– Qu’avez-vous à dire, Emilio Ocarina ? demanda alors le commissaire en se tournant vers le clown, dont Buckaroo n’avait pas encore surpris la présence, et qui demeurait effondré à l’écart, la tête entre les mains...

– Vous dire, monsieur le Juge ? balbutia l’interpellé en se redressant hébété... Je n’ai pas compris !...

– Connaissez-vous ces armes ?

Emilio s’arrêta, considérant avec attention les deux Colt qu’exhibait son interlocuteur.

– Mais c’est le mien !... assura-t-il en désignant le revolver que Buckaroo venait de tirer de son étui... Ce Colt m’appartient !...

– Dans ces conditions, il semble bien que vous vous êtes servi pour votre numéro de l’arme qui appartenait à Buckaroo Jim ! Me dira-t-on maintenant pourquoi cette arme est chargée à balles alors que la vôtre l’est simplement à blanc ?...

Ce fut Tressac qui se chargea de fournir l’explication :

– Buckaroo Jim, au cours de son numéro de « Wild West » doit tirer sur des balles de tennis qu’il prend pour cibles et que lance à peu de distance sa partenaire... Il est donc indispensable que son Colt soit chargé...

– J’entends !... Mais comment se fait-il que les armes aient été ainsi interverties à l’insu de leurs propriétaires ?

Buckaroo et Emilio eurent un geste embarrassé. L’un et l’autre ne savaient trop que dire.

Le juge d’instruction s’adressa une fois de plus à l’Américain :

– Si j’en crois les dépositions que viennent de faire certains de vos camarades, c’est vous-même qui avez apporté l’arme au moment où commençait le sketch du duel ?

– Je crois me rappeler... C’est moi-même, en effet... Nous étions derrière le rideau... On demandait les revolvers avec insistance... Je les ai vus déposés tout près de là sur une chaise... Je les ai pris pour les donner à Antoine...

– Et vous ne vous êtes pas aperçu à ce moment-là que vous remettiez au chef de piste votre propre revolver ?

– Il fallait se presser ! Je n’ai pas fait attention... d’autant plus que je croyais bien avoir toujours mon Colt sur moi...

– La confusion pourrait s’expliquer, opina Tressac... Ces deux armes sont absolument identiques !... Emilio Ocarina ne s’est pas rendu compte lui-même de la substitution...

– Un détail m’étonne dans tout ceci, objecta le commissaire. Pourquoi les Ocarina utilisaient-ils des armes d’un tel calibre ? Un simple browning leur aurait certainement suffi !

– Pardon, fit Emilio... Il importe toujours de faire impression sur le public. C’est pourquoi nous avons tenu à employer un revolver de gros calibre !...

– Le Colt de votre partenaire était également identique ?

– Exactement !... Je vais vous le chercher !...

Le clown s’empressa de sortir, et le juge reprit l’interrogatoire de Buckaroo.

– Vous affirmez toujours que vous ignoriez remettre votre propre revolver au chef de piste ?

– Je l’affirme d’autant plus que j’étais bien persuadé d’avoir conservé sur moi mon Colt !... Je l’avais rechargé moi-même après mon numéro...

– Dans ces conditions, la substitution aurait eu lieu entre votre numéro, qui passe immédiatement avant l’entracte et celui des Ocarina ?

– Il y a eu un délai d’une heure trente à peu près précisa Tressac...

Vallandier toussota et arrêta d’un geste le directeur qui semblait vouloir se perdre en explications.

– Quelles étaient exactement vos relations avec la victime ? demanda-t-il à l'Américain... Si j'en crois certains renseignements qui m'ont été fournis et qui concordent pour la plupart, vous ne viviez pas en bonne intelligence l'un et l'autre ?

– Que voulez-vous dire ?

Une ombre passa dans les regards de Buckaroo Jim que tous les occupants du bureau considéraient avec attention.

– Vous n'allez tout de même pas supposer que j'ai fait abattre ce pantin ?

– Buckaroo !...

Tressac s'efforçait de calmer son pensionnaire qui semblait exaspéré par la tournure qu'empruntait l'interrogatoire. Et Vallandier de surenchérir :

– Je vous en prie, ne vous emportez pas. La colère est mauvaise conseillère. Dans l'affaire qui nous préoccupe, nous devons envisager toutes les hypothèses, même celles qui pourraient paraître les plus absurdes au premier abord. Vous conviendrez vous-même que les circonstances dans lesquelles ce malheureux Ocarina a trouvé la mort s'affirment particulièrement singulières... D'autant plus que, ce matin même, vous avez eu avec la victime une altercation assez violente qui a eu plusieurs témoins ?

– Je le reconnais ! Eusébio s'amusait de temps en temps à venir agacer nos chevaux et à les effrayer. Il venait faire le singe dans nos écuries et semblait prendre un malin plaisir à me contrarier... J'ai horreur qu'on touche à mes bêtes. Ces mauvaises plaisanteries pouvaient les empêcher de travailler convenablement... C'est pourquoi, ce matin, ayant

pris Eusébio sur le fait, je me suis empressé de l'expulser.

– Ce faisant, vous avez proféré des menaces à son adresse ?

– Je ne me rappelle plus ce que je lui ai dit. Certainement pas des choses aimables !... J'étais exaspéré !... On le serait à moins !...

Sur ces entrefaites Emilio reparut, rapportant le revolver dont s'était servi son infortuné partenaire. Avant même qu'il lui ait remis l'arme, Vallandier questionnait :

– Emilio, avez-vous entendu parler de l'altercation qui s'est produite ce matin ? Il paraît que votre partenaire et Buckaroo ont échangé des paroles un peu vives.

– Un peu vives ?... Vous êtes modeste !... Buckaroo a, paraît-il, déclaré que, si Eusébio revenait aux écuries, il lui ferait son affaire !...

– Il se peut que j'ai dit cela sous l'impulsion de la colère rectifia l'Américain. Mais j'espère que vous n'allez pas croire que j'aurais eu la lâcheté de faire abattre cet individu par son partenaire ?... Je me serais chargé en personne de ce soin !... J'ai l'habitude de toujours régler mes affaires moi-même !

Buckaroo haussait de plus en plus le ton. Il fallut que Tressac lui fasse signe, une fois encore de se calmer. Et pendant qu'il s'immobilisait, rageur, les poings crispés, faisant un grand effort sur lui-même pour conserver son sang-froid, le juge d'instruction examinait l'arme que venait de lui remettre le clown.

– Evidemment !... C'est exactement le même modèle que le Colt que Buckaroo Jim vient de tirer de son étui... Les cartouches sont chargées à blanc... Il

en manque une, celle que Eusébio a déchargée en piste sur Emilio !

Le substitut, le commissaire, les deux inspecteurs se penchèrent à leur tour. Leurs conclusions furent identiques.

– De tout cela, déclara alors Vallandier, il ressort que le crime a été nettement prémédité... L'homme qui a troqué son revolver contre celui de la victime savait pertinemment qu'il condamnait Eusébio Ocarina à une mort certaine !... Il faisait d'Emilio son exécuteur inconscient !...

– Permettez, objecta Buckaroo... Je me rappelle fort bien avoir remis les deux armes en même temps au chef de piste. Dans ces conditions, Emilio courait le même risque que son partenaire !... Etant donné la similitude des deux armes, Antoine aurait pu les remettre autrement... Et ce serait la mort d'Emilio que nous déplorerions aujourd'hui... Je crois pouvoir vous affirmer que, si nous n'étions pas précisément des amis, Eusébio et moi, mes relations avec son partenaire ont, par contre, toujours été correctes.

Le clown ne put qu'approuver ces déclarations. Il n'avait jamais eu à se plaindre personnellement de l'Américain.

– Qu'on fasse venir Antoine ! demanda Tressac sur un signe du juge.

Un quart d'heure durant, le chef de piste fut soumis à un interrogatoire des plus serrés. Il ne put qu'affirmer qu'il avait remis lui-même au hasard aux Ocarina les deux armes que lui avait remises Buckaroo... Pas un instant il ne s'était douté de la substitution, les Colts étant absolument identiques.

– Nous allons questionner les autres, dit alors Vallandier... En attendant, Buckaroo Jim restera à notre disposition...

L'Américain s'assit dans un coin sur une chaise, paraissant plus résigné. La tête entre les mains, il attendit. Les uns après les autres, les pensionnaires défilèrent devant le juge d'instruction. Pour la plupart, ils s'accordèrent à déplorer l'antagonisme qui opposait Buckaroo à Eusébio. Les dépositions de Wencker, le dompteur de lions, et celle d'Olaf le dresseur de chiens suédois, s'affirmèrent sur ce point particulièrement troublantes et sévères. Les deux hommes répétèrent certains propos tenus par Buckaroo et par la victime elle-même.

– « Ce grand diable de cow-boy ne me fait pas peur, aurait déclaré peu de temps auparavant Eusébio à Jansen. Toutefois, s'il m'arrivait malheur un jour ou l'autre, vous sauriez qui accuser !... Buckaroo ne s'est pas gêné pour me dire qu'il me ferait mon affaire !... »

A toutes ces déclarations, Buckaroo opposait une attitude de calme et de résignation véritablement déconcertante. Autant il s'était montré violent au début, autant il paraissait maintenant prendre son parti de l'aventure. Le visage congestionné, il essuyait parfois ses tempes moites de sueur du revers de sa main bronzée.

Le dernier, Frédéric, le chef des garçons d'écurie, fut interrogé. Il protesta avec force contre les soupçons qu'on nourrissait de plus en plus vis-à-vis de Buckaroo. Néanmoins, les convictions du Parquet semblaient bien établies. Lorsque l'interrogatoire fut

terminé, Vallandier se leva, puis, se tournant vers Buckaroo :

– A mon grand regret, murmura-t-il, en présence des présomptions très graves qui pèsent contre vous, je me vois contraint de vous demander de nous suivre !...

– Comment !... Vous l’arrêtez ?... protesta aussitôt Tressac.

– Jusqu’à plus ample informé, nous sommes contraints de nous assurer de sa personne ! fit le commissaire...

Buckaroo sembla accepter cette décision avec assez de philosophie.

– O.K. !... déclara-t-il simplement en se levant de son siège... Je vous suis !... Puissiez-vous ne pas avoir à regretter bientôt cette erreur absurde !... En attendant, si vous aviez un cachet d’aspirine à me donner, monsieur Tressac, il serait le bienvenu !... Je souffre en ce moment d’une migraine atroce !...

